LES SAM'DIX TREIZE DE L'AUDITOIRE
Les souffrances et les péchés capitaux sur le divan
Février –Mars 2009

L'avarice, la thésaurisation et la pulsion de mort

Alain Houziaux

L'avarice. Ce vice et cette souffrance sont-ils encore d'actualité ? L'avarice, c'est Harpagon et aussi le Père Goriot. Mais aujourd'hui, y a t'il encore des avares ? Sans doute, mais les avares d'aujourd'hui, ce seraient plutôt ceux qui thésaurisent et épargnent leur richesse sans la dépenser ni l'investir.

L'avarice est une jouissance sans jouissance

Dans notre imaginaire, l'avarice est avant tout l'attitude d'esprit de celui qui caresse ses louis d'or du regard et de la main, qui les soupèse, qui les compte et les recompte avec jouissance. C'est sans doute pour cela que l'avare nous apparaît comme une figure du XIXème siècle[1] car, au XXIème siècle, il y a incontestablement moins de jouissance à détailler un relevé de compte de la Société Générale.

L'avarice est une jouissance, c'est la jouissance de posséder. Mais cette jouissance est décuplée par le fait de posséder sans utiliser, on pourrait dire sans 'jouir' de sa richesse, sans en profiter, sans en user. L'avare est assis sur son tas d'or, mais il n'en fait rien, et même, éventuellement, il le cache. L'avarice est une jouissance (c'est-à-dire une forme de plaisir) sans jouissance, c'est-à-dire sans se donner l'usage (la 'jouissance') de sa richesse. L'avare ne profite ni du fruit ni de l'usufruit de sa richesse. On pourrait dire qu'il jouit seulement de la 'nue propriété' de sa richesse en se refusant à transformer son or en pot-au-feu, en moyen de chauffer sa maison, en investissements dans des affaires familiales ou autres. Ainsi, alors qu'aujourd'hui, bien souvent, on

[1] Selon Erich Fromm (*La peur de la liberté*, 1941), les notions d'économie, d'avarice et de thésaurisation n'ont pris d'importance qu'après l'ère féodale (au cours de laquelle la richesse était convertie en dépenses somptuaires, en bijoux, en draperies, en festins…), c'est-à-dire lorsque commence l'ère bourgeoise des artisans, des marchands et des prêteurs.

profite de biens que l'on ne possède pas (parce qu'on ne les a pas encore payés), l'avare, lui, ne profite pas des biens qu'il possède.

La jouissance de l'avare est de posséder un bien que l'on pourrait qualifier d'abstrait et de virtuel. C'est aussi celle de jouir d'être le seul à connaître un secret : le fait qu'il est riche sans que cela ne se voit. De fait, si l'avare cache qu'il est riche, ce n'est pas seulement par peur qu'on lui dérobe son argent, c'est pour jouir en solitaire du secret de sa richesse. L'avarice est ainsi à l'opposé de l'exhibitionnisme. Elle est en fait une perversion de la pudeur et du quant-à-soi . Elle est aussi une forme d'orgueil. En effet, on peut être orgueilleux de manière solitaire d'un secret connu de soi seul. Au contraire la vanité est une forme d'exhibitionnisme.

Ainsi l'avarice et l'orgueil ont des points communs. L'avarice, c'est le tas d'or enfoui dans un champ inculte et sans l'ombre d'une pâquerette. L'orgueil, c'est une tour d'ivoire érigée dans l'alcôve d'une masure isolée. L'avarice et l'orgueil sont l'un et l'autre des jouissances solitaires.

En fait, l'avare est fasciné par le pouvoir que lui donne sa richesse. Mais ce pouvoir doit rester potentiel, et même virtuel. Pour lui, ce pouvoir virtuel a une valeur fantasmatique infiniment plus grande que le pouvoir réel d'acheter des biens dont on peut user et dont on peut faire étalage auprès des autres.

Pour l'avare, l'image du pouvoir, l'imagination du pouvoir, le secret du pouvoir, la virtualité du pouvoir comptent infiniment plus que sa réalité effective. L'*idée* qu'il est riche lui procure plus de jouissance que le fait d'utiliser cet argent pour s'offrir des jouissances effectives. L'avare renonce à utiliser sa richesse pour mieux jouir de l'idée qu'il est riche. Il renonce à la réalité de sa richesse pour mieux jouir des fantasmes que suscitent en lui l'idée et le secret d'être riche.

C'est pourquoi l'avarice a des points communs avec le fétichisme. Pour le fétichiste, le fétiche (une petite culotte par exemple) procure en lui-même, par l'imagination et la concupiscence qu'il suscite, une jouissance supérieure à celle que procurerait le fait de déshabiller la dame pour la 'prendre' et la 'posséder'. De même, pour l'avare, les louis d'or ont valeur de fétiche. Les fantasmes qu'ils suscitent (les rêves qu'ils procurent, les compensations d'orgueil qu'ils fournissent) déclenchent plus de jouissance que le fait même de les 'posséder' et de pouvoir les utiliser. Si l'on y regarde

bien, l'avarice et le fétichisme sont des jouissances d'impuissant, ou du moins de personnes pour lesquelles la 'réalisation' (dans le sens de 'réaliser' un capital financier ou de 'réaliser' et de mettre en pratique un fantasme sexuel) apparaît toujours décevante. La jouissance par l'imagination se substitue avantageusement à la jouissance par la réalité.

Ajoutons que l'avarice est souvent une forme de vengeance. L'avare est souvent représenté comme vieux, laid, voire juif (ou les trois à la fois) . Et il se venge de l'image qu'il a de lui-même et que, pense-t'il, il donne aux autres en se disant : oui, mais je suis riche.

Ainsi l'avarice est une forme de compensation narcissique par rapport au malheur d'être ce que l'on est et au sentiment de se sentir méprisé. L'avare se dit : 'certes, Monsieur Untel est bel homme, il est jeune, il s'offre des maîtresses talentueuses, mais moi, j'ai de l'or qui me restera fidèle même lorsque je serai vieux'. La richesse, même secrète, surtout secrète, procure une jouissance narcissique dans le jeu des rivalités sociales et mimétiques. Bien plus, elle est une forme de compensation par rapport au manque d'estime et d'amour pour soi-même.

La thésaurisation, forme actuelle de l'avarice.

Au XIXème siècle, les personnes très riches avaient des domaines, des hôtels particuliers et des bijoux. Aujourd'hui, ils ont surtout des comptes en banque. C'est pourquoi, de nos jours plus peut-être qu'hier, l'avarice prend la forme de la thésaurisation pour la thésaurisation, c'est-à-dire sans que l'argent accumulé ne soit utilisé de quelque manière que ce soit.

Il y a en effet plusieurs usages de la richesse. On peut la dépenser pour se procurer dans le commerce des biens utiles ou agréables. On peut aussi en faire un outil de production en l' investissant dans une entreprise industrielle ou artisanale. On peut enfin la garder, la thésauriser, c'est-à-dire la conserver à titre d'épargne.

A première vue, celui qui épargne le fait par peur de manquer d'argent ultérieurement. Ainsi, semble t'il, il ne garderait sa richesse que pour pouvoir en jouir et en profiter plus tard. Il ne ferait que différer la jouissance de la richesse qu'il détient. Mais cette motivation n'est qu'un prétexte et une justification illusoire pour la thésaurisation. Et de même celle qui consiste à invoquer le désir de transmettre un

héritage à sa descendance, ou celle, imputée par Max Weber aux puritains, de vouloir se donner la preuve que l'on fait partie des élus et des bénis de Dieu[2].

Dans le désir d'accumuler les richesses, il y a certes le désir de laisser quelque chose de soi et de continuer à exister après sa mort,[3]. Mais, en fait, le mobile premier de la thésaurisation n'est pas là. Il est, me semble-t-il, dans le désir de posséder *sans utiliser son bien.* Le thésauriseur est dans l'incapacité psychologique d'utiliser son argent. Il sacrifie sa vie et les plaisir qu'elle peut procurer à son dieu unique : l'argent. Son avarice suscite en lui une forme de pulsion sacrificielle. On peut même imaginer, sans trop forcer les choses, qu'un thésauriseur puisse vendre tous ses autres biens et jusqu'à sa chemise pour se procurer de l'or ou des valeurs thésaurisables (un peu comme le marchand de Mat. 13,45 vend tout ce qu'il possède pour acquérir une perle d'un grand prix).

Ainsi, paradoxalement, le thésauriseur est animé par la même pulsion sacrificielle que le moine qui fait vœu de pauvreté et renonce à ses richesses pour les 'sacrifier' à son Dieu. Le 'vœu d'avarice ' et le 'vœu de pauvreté' relèvent du même besoin de sacrifice. Et l'avare tire de la jouissance non seulement du fait de posséder,mais aussi de tout sacrifier à sa passion.

La thésaurisation, c'est donc le refus de transformer l'argent en autre chose que de l'argent. Et pourtant, en contradiction apparente avec ce point, l'avare et le thésauriseur gardent toujours leur argent sous forme liquide (l'or étant ici considéré comme une forme de liquidité !), c'est-à-dire toujours prêt à être utilisé sans délai. C'est là un paradoxe que Marx souligne clairement[4]. L'avare garde sa richesse sous forme liquide pour mieux pouvoir l'utiliser (du moins c'est la justification qu'il se donne). Et pour cela, pour pouvoir le conserver sous une forme liquide, il se refuse à l'utiliser ! Le thésauriseur, dit Marx, « rêve de la valeur d'échange de son argent, et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange ». Il veut son argent « sous la forme qui le rend constamment apte à la

---

[2] Pour Max Weber, le puritain travaille et cherche à s'enrichir pour acquérir « la certitude subjective de sa propre élection » (cf. Max Weber *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme,* Plon 1964, p.72) On peut cependant se demander s'il est juste de considérer les puritains comme des thésauriseurs. Ne sont-ils pas plutôt des entrepreneurs ?En tout état de cause, ce qui est certain, c'est qu'il y a chez eux un réel refus de toute jouissance de leur richesse.

[3] Il y a incontestablement dans la thésaurisation une forme de quête d'immortalité, la richesse transmise aux héritiers ou servant à édifier un tombeau (ou une pyramide comme pour les Égyptiens) étant un substitut de soi-même qui perdure par delà la mort.

[4] Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) Éditions Sociales, 1972.

circulation, et c'est pourquoi il le retire de la circulation ». « Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale, et c'est pourquoi , dans la terre, il le met hors d'atteinte de la société[5] ». Pour pouvoir toujours avoir de l'argent disponible, il se refuse à en disposer. Mais en fait, ce paradoxe n'en est pas un. En effet, pour le thésauriseur, le fait d'utiliser effectivement son argent casserait l'idée qu'il peut et pourra toujours l'utiliser.

Quelle est la valeur de l'argent ?

Ajoutons un autre point qui, convenons-en, peut surprendre. L'avare thésaurise son or pour n'en faire aucun usage (il refuse d'utiliser sa 'valeur d'échange') ; et il le fait peut-être aussi parce que, en lui-même, cet or n'a aucune 'valeur d'usage' et ne peut servir à rien (sauf peut-être à fabriquer des dents en or, et encore !). Expliquons-nous.

Il faut en effet faire la différence entre la 'valeur d'échange' et la 'valeur d'usage'. Ainsi, par exemple, l'eau est un bien qui n'a guère de valeur d'échange (elle n'est que très rarement échangée contre autre chose), mais elle a une grande valeur d'usage puisqu'elle est indispensable à la vie. En revanche, l'or, le papier monnaie et les relevés bancaires n'ont aucune valeur d'usage. En eux-mêmes, lorsqu'ils ne sont pas échangés contre autre chose,ils ne servent à rien, ils ne sont utiles à rien. C'est pourquoi, si on refuse sa valeur d'échange, on peut mourir sur un tas d'or.

L'or est ce que l'on pourrait appeler une valeur morte. Et c'est peut-être justement cela qui fait tout son prix pour l'avare et le thésauriseur et pour leur passion sacrificielle[6]. Ils sacrifient tout pour quelque chose qui ne sert à rien et qui est comme mort. Et ceci, l' l'avare, au fond de lui-même, le sait bien. Et c'est justement pour cela qu'il s'agrippe à son or ! Il s'agrippe à son or par refus de la vie. L'avare est obsédé par son or comme un névrosé peut être obsédé par l'état du caveau de famille où il veut être enterré. Et c'est sans doute pour cela que l'avarice et la thésaurisation relèvent de ce que Freud appelle 'la pulsion de mort'.

Ce lien entre l'or et la mort apparaît clairement dans la légende de Midas (Virgile, *Énéide* III, 57). Midas souffrait d'une « *mortelle* soif d'or ». Il demanda à Dionysos de

---

[5] Citations extraites de Gilles Dostater et Bernard Maris , *Capitalisme et pulsion de mort,* Albin Michel 2009 ; nous avons tiré de cet excellent ouvrage bien des éléments de notre analyse.

[6] De fait, pour l'avare, cent lingots d'or ont une valeur fantasmatique supérieure à cent hectares de blé dans la Beauce.

pouvoir transformer en or tout ce qu'il toucherait, ce qui lui fut accordé. Il se rendit compte alors que ce qu'il cherchait à boire et à manger se transformait en or avant qu'il ne puisse assouvir sa soif et sa faim. Son goût pour l'or le condamnait à mourir de faim et de soif. Selon la légende, Midas demanda alors à être délivré de son vœu. Mais un vrai avare, lui, ne l'aurait pas fait. Il aurait préféré l'or à la vie.

On peut dire ceci d'une autre manière. Il semblerait, à première vue, que le thésauriseur voit son or comme un moyen (un moyen de calmer son angoisse devant le fait que demain il pourrait manquer d'argent ; un moyen pour que demain, il puisse utiliser la valeur d'échange de cet argent), mais en fait, il en fait une fin (dans les deux sens de 'finalité' et de 'mort'). Et en en faisant une fin, il s'interdit par là-même de l'utiliser comme un moyen.

On peut donner une autre exemple de ce même paradoxe. Une jeune fille peut souhaiter rester vierge afin de trouver un époux et de se donner à lui de manière exclusive. Mais en fait, ce désir de thésauriser sa virginité comme 'valeur d'échange' peut devenir une fin en soi, et elle reculera toujours plus avant le moment de se choisir un époux en lui offrant sa virginité. Et elle mourra sans doute en étant restée vierge.

De même, l'avare (le thésauriseur) préfère mourir plutôt que d'utiliser son épargne. Il prétend être animé par une pulsion de vie (accumuler de l'argent ou pouvoir en jouir ultérieurement), mais, en fait, cette pulsion de vie, par le fait même qu'elle n'est en réalité que fictive et n'est rien d'autre qu'un prétexte, se recourbe et se retourne en un investissement rapace sur l'objet (à savoir l'or et l'argent) qui, en principe, devrait être au seul service de la pulsion de vie. Ainsi la pulsion de vie se retourne en pulsion vers un objet sans vie (l'or) auquel l'avare finit par s'identifier. La pulsion de vie se gangrène en pulsion de mort[7].

Narcissisme et pulsion de mort

Poursuivons notre analyse sur la psychologie de l'avare. La thésaurisation (ou l'avarice) relève d'une forme de narcissisme, c'est-à-dire d'un désir de rejoindre et de se

[7] Précisons ce qu'est cette pulsion de mort. Elle est en fait une forme de gangrène de la pulsion de vie. La pulsion de vie,*eros*, se fait par rapport à un objet, un 'bien'. Mais, pour s'exercer de manière bénéfique, elle nécessite un certain jeu entre le sujet et l'objet, et ce pour permettre le désir. Dans la pulsion de mort, le sujet a un investissement si massif pour l'objet de son désir qu'il a du mal à s'en différencier. Il s'identifie à l'objet, il se fait 'chose' et il retourne ainsi à son état premier de non vie, c'est-à-dire à la mort.

confondre avec une image fantasmatique et idéalisée de soi : celle d'une personne riche qui peut faire la nique au reste de l'humanité. Et ce narcissisme, bien qu'il puisse, à juste titre, être considéré comme une forme de la pulsion de vie (puisqu'il est une forme d'amour et de désir pour une image idéale de soi) se gangrène en pulsion de mort. En effet, l'avare (ou le thésauriseur), dans son désir de poursuivre son rêve de se confondre avec son Moi idéal (c'est-à-dire avec celui qu'il désire être), renonce à s'intéresser à sa vie réelle et à la satisfaction de ses désirs concernant le réel.

Le mythe de Narcisse est tout à fait éclairant sur ce point. Narcisse contemple, de manière narcissique (!), l'image de son visage qui se reflète dans l'eau d'une source. Il est amoureux d'une image de lui-même (plus ou moins fantasmée et idéalisée), c'est-à-dire de ce que Freud[8] et Lacan appellent son 'Moi idéal' (à savoir l'image fantasmatique qu'il désire pour son moi). Et, selon le récit, son désir de se confondre avec son Moi idéal le conduit à rester indéfiniment sur la berge et ainsi à se laisser mourir. Autrement dit, sa pulsion pour son Moi idéal le conduit à renoncer à tout désir pour son moi réel et à sacrifier son moi réel sur l'autel de son Moi idéal. De même, pour l'avare (ou le thésauriseur), le fait qu'il jouisse en rêvant à son Moi idéal (l'image de lui-même riche à tout jamais) le conduit au refus de toute jouissance pour le moi réel.

Ainsi, le destin de l'avare (ou du thésauriseur) est tragique. Son sacrifice est double. Il sacrifie son moi réel à son Moi idéal. Et de plus, il sacrifie sa vie et les jouissances de la vie sur l'autel d'une divinité (celle de l'or et de la richesse) alors même que celle-ci n'a aucune valeur d'usage (puisque l'or et l'argent n'en ont jamais) et qu'il lui refuse toute valeur d'échange (puisqu'il se refuse à utiliser sa richesse comme un moyen d'échange). Ainsi, il se sacrifie à une idole et à une 'valeur' (au sens financier) qui n'ont aucune valeur. Pauvre de lui !, si j'ose dire pour un avare richissime.

Résumons-nous en une phrase. « Invention dangereuse, l'argent porte en lui les pires excès lorsque, d'intermédiaire dans les échanges, il se transforme en finalité de l'activité humaine »[9].

---

[8] Freud, 'Pour introduire le narcissisme' *Le Moi et le Ca,* 1923 (*Œuvres Complètes*, PUF, Tome XVI)
[9] Gilles Dostaler et Bernard Maris, *op. cit.* p. 69

La parabole des talents

Nous voudrions maintenant illustrer notre réflexion par un texte biblique : la parabole des talents (Mat. 25,15ss). Celle-ci distingue très clairement la thésaurisation pour la thésaurisation de l'utilisation de l'argent en tant que valeur d'échange.

Dans cette parabole, les deux premiers serviteurs mettent en circulation les talents[10] qu'ils ont reçus. Certes, en fin de compte(s), si j'ose dire, ils récupèrent de nouveaux talents, en quantité double ; mais ce sur quoi il faut insister, c'est sur le fait qu'entre-temps, ils font commerce de ces talents. Ils utilisent leur 'valeur d'échange' et aussi leur 'valeur sociale'. En revanche, le troisième serviteur, lui, n'en fait rien. Il thésaurise le talent qu'il a reçu en l'enfouissant dans la terre[11]. On retrouve ici le sens du secret. Et, à la différence des deux premiers serviteurs, le troisième est vertement blâmé par son maître.

Ce qui caractérise les deux premiers serviteurs, c'est que, en mettant leurs talents dans le commerce ou en les investissant dans des entreprises, ils prennent un risque :le risque de perdre leurs talents. Et, de fait, ils les perdent. En effet, les talents qu'ils acquièrent et présentent à leur maître sont des nouveaux talents[12]. Utiliser son argent, c'est prendre le risque de ne plus en avoir. Au contraire, le troisième serviteur, en gardant son talent sous forme liquide, se refuse à prendre tout risque. Le fait de garder sa richesse sous forme liquide manifeste à la fois un refus d'en jouir et un refus de prendre des risques.

---

[10] Un talent est d'abord une unité de poids (49 077 grammes) au même titre que la mine (818 grammes) dont il est question dans la parabole des mines de Luc 19, 12-19 dont le message est identique à celui de la parabole des talents. Après avoir été des unités de poids, le talent et la mine, à l'époque de Jésus, étaient devenus des monnaies.

[11] Le troisième serviteur enfouit son talent dans la terre un peu comme les animaux et les humains enfouissent leurs excréments. Freud considère que l'avarice relève d'une libido anale : « L'argent est placé dans les relations les plus intimes avec la merde » (Freud, 'Caractère et érotisme anal', *Œuvres complètes, VIII* p.173). De fait l'avare joue avec son or comme l'enfant joue avec ses excréments. « L'intérêt pour l'excrément est pour une part perpétué en tant qu'intérêt pour l'argent » (Freud, 'Sur les transpositions pulsionnelles en particulier dans l'érotisme anal', *Œuvre complète 12*, p.59).
Si l'on tient à poursuivre ce parallèle entre l'argent et l'excrément, on peut ajouter ceci. L'éducation à l'esprit d'économie et de thésaurisation serait la conséquence de l'éducation de l'enfant à la propreté et à la continence. En revanche, si on est plus tolérant quant à l'incontinence et à la malpropreté de l'enfant, cela donnerait libre cours au sens du gaspillage et de l'inconvenance. De fait, les bourgeois protestants sont propres, austères, économes et les catholiques, tels les seigneurs d'antan, ont le goût de la fête, du luxe … et sont peut-être moins 'propres sur eux'.

[12] La parabole des talents est en fait une illustration de la sentence de Jean 12,24 : « Si le grain ne meurt, il ne peut produire de fruit ».

Les deux premiers serviteurs, en mettant leurs talents dans le commerce, leur donnent une valeur de flux[13] circulant dans le corps social et permettant son irrigation. Ils font fructifier leur argent de la même manière qu'une équipe de rugby parvient à marquer un but, c'est-à-dire en faisant passer le ballon (ou ici l'argent) de main en main, en se faisant 'la passe'. L'argent peut effectivement prendre de plus en plus de valeur grâce à sa valeur d'échange. En revanche, le troisième serviteur refuse de prendre le risque d'investir son talent dans des entreprises incertaines. Il refuse l'aléatoire, c'est-à-dire la vie.

Pour l'auteur de la parabole, ce serviteur représente le judaïsme qui veut conserver intact le trésor qu'il a reçu de Dieu ; il ne souhaite pas qu'il soit mélangé au monde profane. En revanche, les deux premiers serviteurs représentent l'Église primitive et spécialement les disciples de Saint Paul qui ont pris le risque de prêcher l'Evangile au sein du monde des païens, et ce en prenant le risque de 'paganiser' et de 'dévaluer' ce trésor en le mettant entre les mains des incirconcis[14]. De fait, les talents que les deux premiers serviteurs ont en fin de parcours et qu'ils présentent au maître sont des talents 'profanes' : ce ne sont pas les mêmes que ceux qui leur avaient été remis au départ par le maître. Même s'ils ont été multipliés par deux, ils proviennent d'entreprises profanes ; ils ne sont pas kascher puisqu'ils sont passés par des mains païennes. De fait, l'Eglise primitive, en accueillant les païens à la table sainte, a multiplié le nombre de ses membres, mais, parallèlement, elle a paganisé le trésor du judaïsme, puisqu'elle n'a pas conservé ses règles de pureté rituelle (obligations de la circoncision , du respect du sabbat

[13] En hébreu, l'un des mots que l'on peut traduire par 'richesse' a la même racine que 'flux'. De fait la richesse a pour vocation d'être un flux irrigant le corps social tout comme le sang est un flux ayant pour vocation d'irriguer le corps. En hébreu, il y a deux autres mots pour désigner la richesse qui ont pour racine l'un le mot que l'on peut traduire par 'désir' (de fait l'argent relève de la cupidité) et l'autre un mot ayant pour racine 'dette' (de fait, tout richesse propre est une dette par rapport à ceux qui sont moins riches).

[14] Cette distinction typologique entre le juif ou le judéo-chrétien (représenté par le troisième serviteur) et le païen ou pagano-chrétien (auxquels s'adressent les deux premiers serviteurs) se retrouve dans d'autres paraboles. Dans la parabole du fils prodigue, le fils aîné représente les judéo-chrétiens qui refusent l'arrivée dans l'Église des fils prodigues (les pagano-chrétiens) venus des pays où on élève des 'pourceaux'. Dans la parabole des ouvriers de la onzième heure, les ouvriers de la première heure représentent les judéo-chrétiens (dont les ancêtres étaient juifs dès la première heure) qui refusent que les pagano-chrétiens (les ouvriers de la dernière heure tard venus dans l'Église) soient traités dans l'Église de la même manière qu'eux. Dans la parabole du banquet, les premiers invités représentent les juifs qui refusent d'être invités au banquet de l'Évangile du Christ, ce qui explique que le fils (le Christ et l'Église de Paul) aille chercher les va-nu-pieds du paganisme.

et d'une alimentation kascher). Le christianisme est de fait une paganisation, certains diront une dévaluation, du judaïsme.

La parabole des talents et les banquiers protestants

La parabole des talents a fait la joie des entrepreneurs et des banquiers protestants du XVIème siècle . Ils y voyaient une justification du capitalisme (le désir de multiplier les talents qu'ils avaient reçus) et aussi un encouragement à faire prospérer leurs affaires en commerçant avec les païens des Amériques et de Java, alors que les catholiques thésaurisaient sans risque leur patrimoine et n'acceptaient de commercer qu'avec leurs coreligionnaires[15].

Mais nous voudrions insister sur un point qui risque de surprendre. On comprend généralement la parabole des talents comme un éloge de l'esprit de confiance. C'est cet esprit de confiance qui, dit-on, aurait animé les deux premiers serviteurs et aurait permis leur enrichissement. Mais je voudrais relativiser la place et la portée de cet esprit de confiance, bien qu'il soit devenu l'article fondamental du Credo des financiers, des entrepreneurs et des protestants. *Il ne faut pas en effet confondre l'esprit de confiance avec le fait d'accepter de prendre des risques*. Ce qui caractérise en fait les deux premiers serviteurs, ce n'est pas la confiance, c'est le fait qu'ils acceptent de prendre des risques en dépensant leur argent dans le commerce et en l'investissant dans des entreprises dont il n'était pas certain qu'elles prospèrent.

La confiance, c'est l'attitude d'esprit qui escompte un accroissement et une réévaluation de la richesse dans l'avenir, c'est l'attitude de celui qui se demande 'Comment puis-je m'enrichir ?'. En revanche, la prise de risque caractérise l'attitude de celui qui se demande 'Que vais-je faire aujourd'hui de mon argent ?' et qui accepte la dévaluation de son capital. De fait, les deux premiers serviteurs ont accepté de prendre le risque d'un dévaluation du trésor du message du Christ en le remettant aux païens. Ce qui compte pour eux, c'est d'utiliser réellement leurs talents. Ils considèrent que leurs talents leur ont été donnés, vraiment donnés, et non pas seulement prêtés par leur maître. Et ils ont eu raison. De fait, le maître ne leur demandera pas d'en rendre compte, mais plutôt

[15] C'est du moins la thèse que défend Alain Peyrefitte dans son ouvrage *La société de confiance.*

d'en 'rendre conte', c'est-à-dire de raconter ce qu'ils en ont fait[16]. Ils pouvaient utiliser leurs talents sans être subjugués et obnubilés par ce qu'ils deviendront demain. Ils pouvaient et peut-être même devaient les dépenser en les 'incarnant' dans le monde, en utilisant leur valeur d'échange et leur valeur sociale de flux. L'accroissement tardif et inespéré de leur compte en banque n'est qu'une récompense inattendue pour la dépense qu'ils ont accepté de faire de leurs talents. Ce n'est pas une récompense donnée à l'esprit de confiance.

Notre parabole n'est donc pas une apologie de la recherche de l'accroissement du capital ni de l'esprit de confiance. La crise actuelle permet d'ailleurs de relativiser l'effet positif de cet esprit de confiance. Si nous connaissons aujourd'hui une grave crise économique, c'est à cause d'un excès d'esprit de confiance. En effet, les banques ont cru que le marché de l'immobilier continuerait à monter et qu'elles pourraient ainsi revendre avec profit les appartements saisis pour défaut de paiement (cf. la crise des subprimes). C'est aussi parce que les investisseurs pensaient que la croissance se poursuivrait et qu'ils pourraient continuer à exiger des taux d'intérêt égaux ou supérieurs à 15% pour les sommes qu'ils investissaient. C'est également parce que Madoff pensait pouvoir continuer indéfiniment faire prospérer son affaire en ayant 'confiance' qu'il pourrait toujours trouver de nouveaux investisseurs pour lui permettre d'honorer les remboursements vis-à-vis des anciens. Ainsi, c'est un excès de confiance qui est à l'origine de la crise d'aujourd'hui.

Keynes et les lys des champs

La parabole du riche insensé (Luc 12, 13-20) complète et précise la lecture que nous venons de faire de la parabole des talents : « Jésus commença par leur dire 'Gardez-vous avec soin de l'avarice, car la vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, serait-il dans l'abondance' ». Et Jésus rapporte ensuite l'histoire d'un homme qui cherche à amasser ses récoltes dans des greniers de plus en plus grands en se donnant pour projet de pouvoir, le moment venu, se reposer et profiter de sa retraite. Il décrit là le prétexte que se donne l'épargnant pour justifier son goût pour la thésaurisation. Mais, poursuit la parabole, « Dieu lui dit alors : insensé ! Cette nuit même ton âme te sera redemandée et

[16] Nous suivons là la lecture de la parabole des talents par Marie Balmary.

ce que tu as préparé, pour qui sera-ce ? » Et, à la suite de cette parabole, Jésus dispense un enseignement sur la vanité des inquiétudes et fait une apologie des lys qui ne travaillent ni ne filent.

Cette péricope est donc, si besoin était, une confirmation de la lecture que nous avons faites de la parabole des talents. Elle appelle à tirer une jouissance de la richesse que l'on possède, et ce dès aujourd'hui. Elle donne l'exemple des lys des champs comme exemple d'une vie sans souci du lendemain.

L'économiste Keynes (1883-1946) a souvent fait référence à cette image des lys[17]. De fait, il condamne la thésaurisation pour rappeler la valeur d'usage et la valeur sociale de l'argent : « Je nous vois donc libres de revenir à quelques uns des principes les plus sûrs et certains de la religion et de la morale traditionnelle: l'avarice est un vice, l'usure est un délit, l'amour de l'argent est détestable, ceux qui pensent le moins au lendemain sont véritablement sur la voie de la vertu et de la sagesse… Nous honorons ceux qui saurons nous enseigner à cueillir chaque heure et chaque jour de façon vertueuse et bonne, ces gens vertueux qui savent jouir immédiatement des choses, les lys des champs qui ne peinent ni ne filent ». « L'amour de l'argent comme objet de possession, distinct de l'amour de l'argent comme moyen de goûter aux plaisirs et aux réalités de la vie, sera reconnu pour ce qu'il est, une passion morbide… dont on confie le soin aux spécialistes des maladies mentales ».

Alain Houziaux[18]

[17] Keynes, Perspectives économiques pour nos petits-enfants in *La pauvreté par l'abondance*, (1930) Gallimard 2002, cité par Dostaler et Maris *op. cit.* p . 59 et P. 127-128

[18] Pasteur de l'Eglise Réformée de France, docteur en philosophie, docteur en théologie, auteur de *Christianisme et conviction politique, trente questions impertinentes*, DDB 2009.